



« On voit tout dans la langue »

Un entretien sur la langue française avec **Alain Borer**, Propos recueillis par **Christophe Devillers**

DANS **HUMANISME** 2023/3 (N° 340), PAGES 25 À 33

ÉDITIONS **GRAND ORIENT DE FRANCE**

ISSN 0018-7364

ISBN 9782374453439

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-humanisme-2023-3-page-25.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Grand Orient de France.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« On voit tout dans la langue »

Un entretien sur la langue française avec Alain Borer

Alain Borer¹ est poète, essayiste et critique d'art. Il est aussi le président national du Printemps des poètes et a reçu le prix Édouard Glissant pour l'ensemble de son œuvre. Depuis quelques années, il s'est engagé avec une ardeur communicative dans la défense autant que dans l'illustration de la langue française².

Humanisme : *vous avez publié chez Gallimard De quel amour blessée, réflexions sur la langue française, dont le succès de librairie se confirme et s'amplifie depuis plusieurs années déjà, ce qui est signe de sa qualité d'écriture, car il est d'un poète et tout à la fois d'un érudit, mais aussi parce qu'il porte des révélations fortes qui trouvent un écho dans une inquiétude diffuse de la société française...*

Alain Borer : Je n'ai qu'un souci : *l'avenir* de la langue française que je tiens, avec François Cheng, pour « un chef-d'œuvre de l'humanité ». Pour ma part, je ne demande pas que l'on parle comme Gide en 1949 (« Vous quittâtes la campagne »), mais que l'on *pense donc invente* en français. Faute de quoi notre langue s'expose à disparaître en trois générations, les deux premières étant à l'œuvre ; à s'effondrer en « *chiac* », le français en phase terminale que l'on entend déjà à Moncton, dans le Nouveau Brunswick. La responsabilité des Présidents de la République et des gouvernements depuis cinquante ans est écrasante, leur abandon de notre langue quasiment inexplicable au regard de son histoire millénaire. La langue n'est pas un outil, parce que nous sommes à l'intérieur. Or la conception utilitariste du langage leur a caché les conséquences symboliques mais aussi réelles d'une telle capitulation. Ils se soutiennent, non plus des écrivains, mais de la linguistique la plus bornée, désormais dominante dans les médias et qui ne sait même pas dire ce qu'est la langue *française*.

¹ www.alainborer.fr

² *De quel amour blessée, réflexions sur la langue française* (352 p., 22,50€, Gallimard), prix Mauriac, grand prix Deluen de l'Académie française 2015), *Speak white* (48 p., 4,90€ collection tracts Gallimard, 2020)

La description sur laquelle vous fondez votre analyse est à la fois évidente et, me semble-t-il, inédite : pouvez-vous la résumer ?

Alain Borer : Toutes les langues prononcent tout ce qu'elles disent et écrivent. Les lettres qui ne se prononcent pas (appelées engrammes) ne sont que des marques « étymologiques » que l'on retrouve en toutes les langues : le K dans *know* en anglais, le S dans *temps* en français, de même les consonnes issues des palatalisations si compliquées du proto-slave, comme en polonais, ou les diphtongues dans les langues du rameau « Grand Barito », comme le malgache, etc ...

Ce qui singularise la langue française, c'est qu'elle est la seule dans laquelle *ce qui ne se prononce pas possède une valeur sémantique*. Je dis « ils entrent », j'écris « *ent* » sans le prononcer ; je fais entendre la liaison, le S du pluriel, mais je tais l'accord du verbe que l'on vérifie à l'écrit : il importe de caractériser et de nommer ce phénomène unique, celui de la *vérification par écrit*, que je propose d'appeler *vidimus*, d'après le terme juridique médiéval, *nous vérifions*. Et il est essentiel d'en comprendre les multiples implications culturelles et anthropologiques.

Quelles sont-elles, en effet ?

Alain Borer : Le *vidimus* implique plusieurs singularités : en français tout d'abord l'écrit constitue *un sous-titrage constant* de l'oral : l'oral renvoie à l'écrit. Il n'y a donc pas d'« oral » strictement mais, pourrait-on dire, un *parlécrit*. Parler la langue française renvoie implicitement à un écrit en commun, comme espace de vérification constante et souci de précision.

D'où, ensuite, la difficulté de cette langue, sans doute ; dire *they come* est facile, *ils entrent* demande un double apprentissage d'écriture et de lecture, qui passe par le livre et donc l'isolement, l'intériorité, le travail sur soi. Mais c'est en cela que le *parlécrit* permet la mise au point de sa propre pensée, ce qui constitue un trésor heuristique. C'est pourquoi la langue française peut être considérée comme la langue de la littérature, conçue comme le lieu de cette mise au point analytique dans l'esthétique accomplie. Ceux qui l'affirment de fait s'appellent Beckett, Ionesco, Kundera, Makine, tant d'autres et tout peut se dire en deux noms d'auteurs africaines d'aujourd'hui : Yolande Mukagasana et Scholastique Mukasonga. D'où ce fait de société : en français, la littérature est prescriptive de la langue, et non les linguistes ni les dictionnaires (qui se réfèrent eux-mêmes aux grands auteurs) : l'enseignement de et *par* la littérature est donc capital dans notre logiciel.

C'est de cette écoute de la langue française que vous déduisez une anthropologie, telle est la nouveauté de votre contribution...

Alain Borer : C'est la grammaire qui pense. Le *vidimus* implique (troisième singularité) une haute idée de l'interlocuteur de langue française, considéré comme une personne *physiquement proche* (on ne parle pas *fort*, mais sur une hauteur hertzienne médiane), *intellectuellement exigeante* (par la précision vérifiable), mais aussi *mon égale* (par la place du verbe qui lui permet de m'interrompre), installant les conditions du débat démocratique : ces particularités relèvent de ce que l'on pourrait appeler l'autruisme : l'autruisme de la langue française n'est pas l'altruisme, mais une idéalisation collective, cachée dans la morphologie : par exemple le *ne* qui précède un verbe négatif est une *prévenance*.

Ce sont donc les représentations qui diffèrent ?

Alain Borer : Absolument. Les représentations diffèrent dès que l'on quitte le référent concret, « arbre, Baum, tree ». Dans l'abstraction, la question fondamentale tient en ceci que les langues *n'idéalisent pas les mêmes choses* ni de la même façon, ni le sujet parlant, ni son interlocuteur, ni la relation homme-femme. Dire, par exemple, « *je* » n'est pas dire « *I* » ; il y dans *je* une part qui s'amuit avec le e, ou qui s'élide et disparaît dans *j'aime*. Que dit l'anglais avec « *you* », qui ne distingue ni le pluriel du singulier, ni le masculin du féminin, ni les relations de distance ou de hiérarchie, et que la langue française précise en cinq mots ? Quelle est la figure *idéelle* de « *You* » ? Le *client*. *You* est un code-barre. « *You* » est paradigmatique du système libéral, en interaction, en *nouage*, du Symbolique et du Réel, tandis que le sujet francophone conçoit un *projet* personnaliste. C'est en ce sens qu'il n'y a pas de clivage politique plus fondamental que celui qui sépare Sapir-Whorf, pour qui la langue est façonnée par les cultures, et Chomsky avec son utilitarisme plat, unidimensionnel, pour qui toutes les langues sont sur le même plan, instruments substituables à l'américain dominant.

En quoi la relation homme-femme en langue française diffère-t-elle des autres langues ?

Alain Borer : On peut observer les langues au tournant de la relation homme-femmes, où se différencient les langues. Il faut sur ce point capital encore mesurer la spécificité de la langue française qui conçoit, de façon unique au monde, cette relation par le e muet (« *blessÉE* »), c'est-à-dire dans la *coprésence* ontologique,

et non pas par l'attribution d'une voyelle attribuée à un genre (a/o) : la langue française refuse le marquage au corps, le tatouage discriminant des voyelles des autres langues (romanes ou slaves), et le *e muet* se prolonge subtilement au féminin par esthétique : dans *aimÉE*, il y a non pas marquage au corps différentialiste, mais au contraire une *brumisation*. Cette idéalisation s'articule à des pratiques sociales également spécifiques (galanterie, libertinage, marivaudage) tout aussi intraduisibles.

Il importe de comprendre cette donnée *avant et afin* de traiter les questions sur le plan brutalement politique : il a toujours été possible en langue française de féminiser en attribuant la voyelle blanche, si élégante et qui a la possibilité de s'amuïr en s'allongeant : de féminiser par *brumisation* ; mais selon l'histoire des mentalités, selon les circonstances politiques, on découvre en 1918 seulement qu'il importe de dire *infirmière*, en 1950 qu'on peut admettre *avocate*, aujourd'hui *écrivaine* ou *auteure*...

La question philosophique étant celle du « genre », qui est comme on sait interrogée de nos jours, cette question fondamentale aura été formulée par Lacan dès 1969 : « La Femme dans son essence, si c'est quelque chose, nous n'en savons rien » (disait-il dans son Séminaire XVI, paru en 2006, p.227), à la suite de Freud qui avouait à la fin de sa vie ne pas savoir caractériser la « femme » ; en langue, cela veut dire qu'il n'y a pas de signifiant sexuel pertinent, surtout pas le marquage « a/o » : or la langue française est la seule qui répond à ce critère philosophique : *il n'y a pas de signifiant sexuel*, seulement des accords ontologiques.

Qu'en est-il dès lors de *l'écriture inclusive* ?

Alain Borer : De grâce, respectons ce beau mot d'« *écriture* », **lisons les poètes chinois, étudions les définitions de Barthes sur ce point** ! Il ne s'agit pas d'une « *écriture* », **mais banalement d'un code**. Ce code n'est pas « inclusif » **mais au contraire exclusif**. Tout cela participe de l'autocolonisation en marche, qui s'articule au développement séparé des communautés, au juridisme, aux relations concrètes entre les personnes : l'idéologie anglosaxonne se substitue aux idéalizations de langue française.

Est-ce cela que vous appelez *le projet*, par lequel les langues se différencient ?

Alain Borer : Oui, le *projet* au sens analytique étant ce qui structure les langues – comme ce par quoi elles échouent. Ces idéalizations, nous les recevons

et transmettons à notre insu. Il y a le Savoir, il y a l'Inconscient, mais il y a, dirais-je, une autre dimension inexplorée : l'*Insu*. La langue sait des choses sur nous que nous ignorons. La langue française, avec ses représentations, ses idéalizations élaborées pendant mille ans structure notre pensée à notre insu. Par exemple : le refus du marquage de la différence sexuelle fait de la France le seul pays au monde – avec une tentative de laïcité au Québec – à légiférer sur le « voile ». Car le Symbolique est articulé au Réel, par un *nouage* mal connu. D'où le caractère essentiel de la grammaire qui nécessite d'être apprise en même temps que la diction (la dic-ti-on) qui la révèle en l'esthétisant.

Mais la grammaire est une œuvre collective transhistorique, à la différence de l'orthographe, qui est arbitraire. L'orthographe consiste à s'accorder sur le fait de savoir si l'on met un *r* ou deux à *chariot* et à *charrette* (une réforme récente portait sur ce point) ; on peut en discuter mais on ne peut pas décider de la place du verbe, ce fait grammatical majeur, qui implique la conception de l'Autre, parce que cette place décide du moment où l'interlocuteur peut m'interrompre. Qu'un ministre de l'Éducation nationale (Vallaud-Belkacem) ait pu dire que « la grammaire est négociable », une telle sottise militante annonce une catastrophe au sens grec, la phase terminale.

Voilà donc où le bât blesse, non ?

Alain Borer : Précisément ! De même un précédent ministre de l'Éducation nationale (Jospin, après Edgar Faure) porte la responsabilité écrasante d'avoir obturé la fontaine latine *pour tous* les écoliers de la République. Conséquence : on n'invente plus en français, c'est-à-dire dans l'oreille francophone *grâce aux racines* latines et grecques, comme on l'a fait pendant deux mille ans (*bicyclette, automobile, avion, agenda, bis, déficit, exemple, fac-similé, gens, intérim, laser, ordinateur, puéril, quolibet, référendum, tandem, ultime, vertu...*) mais dans la langue du maître offerte en néolatin (la liste est longue et s'allonge chaque jour, comme les voitures volantes sur la Seine : *sea bubble*) – ce qui fait se gausser le maître.

Il reviendra à ces ministres, qui échouent par incompétence ou réussissent par trotskisme, d'avoir contribué efficacement à la fin prévisible du *vidimus*, qui fera de la langue française une langue comme une autre, dans laquelle tout se prononcera et qui, ensuite, avec infléchissement global de l'oreille dominée par l'anglaméricain, s'effondrera en une variante locale de l'Empire. Déjà, observez par exemple que le *neutre* se répand (« *lequel* » ne se décline plus, les participes

ne sont plus accordés...), un des douze modes par lesquels la langue française tente de ressembler à l'anglais.

Tel est le sens du Tract Gallimard que vous publiez ensuite, en 2021, curieusement intitulé « Speak white ! » : qu'entendez-vous par ce titre ?

Alain Borer : Nous ne sommes plus au temps du franglais que dénonçait Étiemble dans les années soixante. Les Français ne sont plus contre le franglais, ils le développent et le propagent à qui mieux mieux ! Ils se soumettent ainsi à l'injonction « *Speak white !* » des patrons anglophones à leurs ouvriers québécois, jadis et qui perdure : « parlez blanc ! ». Sous-entendu : la langue du WASP, *white anglosaxon protestant* est la norme de la civilisation, et qui s'en écarte est l'Outre-mer. Tout le monde en France aujourd'hui s'empresse chaque jour davantage de *parler blanc*, c'est-à-dire de se soumettre à la langue du maître ! Ce qui implique une infériorisation de soi, prive notre langue française de sa dimension internationale, la disqualifie dans sa vocation universelle, mais aussi la pourrit de l'intérieur et, à ce rythme, en accélère la disparition.

C'est une sottise de confondre la mondialisation avec l'hégémonie d'une langue : l'anglais est une langue importante, Anglais et Américains sont nos « amis », il n'empêche que nous disposons d'une langue d'une grande beauté, d'une grande précision, partagée encore dans quarante pays et appelée à travers le monde comme une alternative culturelle. Parler la langue-du-maître américain à *la place* de sa propre langue française, c'est collaborer à notre disparition politique et culturelle. Mme Hidalgo *parle blanc* avec *made for sharing*, ce slogan de pizza illuminant la tour Eiffel, et commande à grand frais la gravure de ses stèles en code exclusif, Mme Pécresse *parle blanc* avec son *easy navigo* en Ile-de-France, EDF en promettant des *electric days*, La Poste avec sa *French bank*, la RATP avec son *crowdsourcing*, la SNCF avec ses *ouigo* ridicules... ; la liste est longue, hélas, des décideurs et les médias télévisés qui parlent blanc et ce qui est en cours n'est pas la mondialisation, mais une forme dure et mortifère d'autocolonisation.

Comment analyser l'anglomanie en cours ?

Alain Borer : Il faut distinguer quatre formes de l'anglais : tout d'abord l'anglais, la grande langue respectable, issue à 63 % du français (ce que, d'ailleurs, nos amis Anglo-saxons refusent massivement de savoir), que pratiquent

désormais les Français entre eux dans les grandes entreprises... ; ensuite le *globish*, sabir international qui permet de voyager et d'échanger *a minima* ; mais encore, à la différence du « franglais » qui admettait des échanges réciproques normaux entre deux civilisations voisines, on voit se développer deux formes nouvelles d'invasion et d'autocolonisation : *l'anglobal* et *l'angolais*.

L'anglobal est à double sens, les Anglo-saxons l'imposent *de facto*, par contrats et aussi par pillages intellectuels, les Français leur cèdent et concèdent toutes les cases de l'échiquier les unes après les autres – aujourd'hui l'université avec la scélérate loi Fioraso, après-demain c'est l'enseignement *tout entier* qui aura lieu en langue du maître, sinon même un jour la gouvernance, bref toutes les choses sérieuses...

Le trope caractéristique de *l'anglobal* est la *substitution*. On n'échange plus des mots (*conter fleurette* revenait sous la forme *flirter*), on *substitue* : « booster » à – et on ne sait plus à quoi : *dynamiser* ou *propulser*, mais *propulser*, c'était l'oreille latine, et *dynamiser*, l'oreille grecque, précisément, qui sont taries : le phénomène majeur, c'est le changement d'oreille. La colonisation nous tient par l'oreille : *bag, beach, blog, boots, bug, buzz, card, cash, check, choose, coach, cool, crash, deal, desk, drink, drive, flash, fun, free, game, goal, green, hot, home, hub, job, kiss, light, look, mask, mug, news, park, pass, patch, pitch, post, rack, rush, sales, shed, shoot, shop, show, speak, speech, spot, staff, star, string, strip, swich, trip, web...* *L'anglobal* envahit tout autant la grammaire, avec l'inversion du prédicat que j'appelle une raffarinade : « *positive attitude* ». Ainsi, substitution + raffarinade = *France bashing*. La substitution de mots préfigure la substitution de *langue*, et celle d'une civilisation par une autre : Michel Serres avait raison de parler de *collabos de la pub et du fric*.

Et de surcroît il y a l'angolais, ces singeries par lesquelles le Français *imite* l'anglo-saxon mais que le maître ne comprend pas – *silver économie* de Jean-Marc Ayrault, *relooking* (pour *makeover*), au rythme d'environ un par jour. Les capitulations se transforment en Réel, parce que l'on ne peut bientôt plus reculer : dans ce cas, il ne s'agit *pas* de mondialisation : l'autocolonisation est un phénomène de soumission *imaginaire*. Voyez l'affiche de l'Institut d'Études Avancées de Paris, intégralement en anglais avec le logo *Paris Research University*. Ou bien, tout autant, le magazine *Grazia* : « *Booster votre look* » ; la couverture (la *cover*) est en chiac. On ne cessera pas de parler, c'est seulement la fin de la *francité* de la langue. Ce qui veut dire : un autre Réel.

Quel autre Réel se prépare à votre avis dans la langue ?

Alain Borer : Le nouage du Symbolique au Réel opère dans les deux sens. On voit tout dans la langue. La « créativité » n'est pas en cause, mais *la créativité en langue française*, qui fait florès encore au Québec ou en Afrique, sans influencer le français hexagonal colonisé. En France, la créativité qui s'exerce désormais en oreille anglophone, a cours comme par hasard dans une période de désindustrialisation de ce pays : on n'exporte plus, on importe davantage. Tout a lieu en langue, et se voit, et s'entend, et se marque en langue : la désindustrialisation, l'abandon de la Francophonie, l'énorme emprise imaginaire de l'américanisation, la modification des relations hommes-femmes qui en procède, l'effondrement de la lecture publique, le présentisme et la confusion des temporalités liée à l'ère virtuelle, la perte de la prévenance, la brutalisation de la société, la domination des écrans, l'échec de la laïcité, la provincialisation de la France, les ruptures de transmission, la moraline au sens nietzschéen ... : tout revient depuis cinquante ans à « l'abandon à la française » que pointait Jack Kerouac (le « *French giving-up* », dans *Le vagabond solitaire*³), ce que Franz Fanon appelait leur *larbinisme*, ou comme on dit au Québec leur *baïsser-culotte*.

Il est des linguistes qui pensent au contraire que « tout va bien, merci » dans la langue française, et répondent à votre tract par un autre, chez Gallimard également, dans lequel ils se disent « atterrés », sans doute et notamment par vos propos !

Alain Borer : Sous ce titre ridicule, emprunté aux économistes, les *cuistres enterrés* (qu'ils y restent !) me font penser aux climatosceptiques qui soutiennent Trump : partout se multiplient incendies, tsunamis et inondations, mais ils trouvent qu'il fait beau temps. J'ai mes papiers en règle en linguistique, domaine étriqué que je dépasse par ce que j'appelle une *grammatique*, esquissée ci-dessus. Il est très frappant de voir à quel point la linguistique manque de concepts ; j'en propose pour ma part quelques-uns (une dizaine dans ce livre, dont le *vidimus*, ou la distinction entre *métaplasmes* et *fredaines*, qui leur serait bien utiles !) – et d'autres encore des tropes sémantiques dans un *Traité du noème* en cours.

Or les *indigents signalés* sont dans ce déni de réalité parce qu'ils manquent de moyens : ils *n'entendent* pas la belle langue. « Belle langue » ?! Cela n'a aucun sens pour eux. Ils ne connaissent que le *ça-parle*, non pas la langue française

³Jack Kerouac, *Le vagabond solitaire*, *Lonesome Traveler*, Gallimard, Folio, 1999, p.48.

qu'ils sont incapables de décrire. Vous entendez : « *hendek, hrlass, Rnouch* », les linguistes aberrants s'extasient : ah, ce *Lexik des cités* ! Ils sont prétentieux et prennent des postures scientifiques : mais leurs petits bricolages n'ont rien de « scientifique » puisqu'ils n'ont jamais rien su *prévoir*. Ce dont des horlogers qui ne savent pas dire l'heure. La langue française s'effondre et ils n'y *entendent* rien. Le mot de « français » non plus (ou *surtout* !) n'a pour eux aucun sens, puisqu'ils ignorent tout de l'anthropologie logée pourtant dans la morphologie même de leur langue : que signifie la place du verbe pour une société ? Savent pas, comprennent pas. L'anglais, le franglais, l'anglobal, le globish, l'anglolaïd ? Aucune différence, puisqu'ils n'ont aucune notion de psychanalyse, et ne peuvent intégrer la soumission imaginaire, la fonction Symbolique. Aucune profondeur historique pour mesurer les événements depuis cinquante ans – et plus éclairants encore depuis un siècle.

Malgré leur sous-titre en tout va bien les *cuistres invétérés* poussent un lamento contre quiconque réfléchit en traversant leur potager : c'est *la plainte des péronnelles et des démagogues* – une véritable aubaine pour les journalistes de l'audiovisuel déculturé. On peut mesurer avec Chomsky la relation de la grammaire générative à l'hégémonisme américain, quand ce n'est pas son soutien au négationnisme (sa préface à Faurisson !). Tout autant les *cuistres délétères*, dans leur adhésion non-critique, béate, au Réel plat comme leurs écrans, sont-ils platement politiques : incapables d'étudier l'énorme perte d'influence en cours de la langue française sur le plan international, ils confortent le macronisme de leur « tout va bien-merci » – médiocrité de ce sous-titre, de leurs phrases, de leur larbinisme.

Si vous préférez être rassuré, adressez-vous à ces incompetents bornés, soutenus par la bien-pensance dominante. La différence entre eux et moi, c'est qu'ils continueront de faire de la « linguistique » quand la langue française aura disparu, en 2039, pour les cinq cents ans de l'édit de Villers-Cotterêts. ▣

Propos recueillis
par Christophe Devillers